

1-2020

Les villes en Afrique avant 1900. Bilan historiographique et perspectives de recherche

Clélia Coret

Roberto Zaugg

Gérard Chouin

William & Mary, glchouin@wm.edu

Follow this and additional works at: <https://scholarworks.wm.edu/aspubs>



Part of the [African History Commons](#), and the [History of Art, Architecture, and Archaeology Commons](#)

Recommended Citation

Coret, Clélia; Zaugg, Roberto; and Chouin, Gérard, Les villes en Afrique avant 1900. Bilan historiographique et perspectives de recherche (2020). *Afriques*, 11.
<https://doi.org/10.4000/afriques.3043>

This Article is brought to you for free and open access by the Arts and Sciences at W&M ScholarWorks. It has been accepted for inclusion in Arts & Sciences Articles by an authorized administrator of W&M ScholarWorks. For more information, please contact scholarworks@wm.edu.

Afriques

Débats, méthodes et terrains d'histoire

11 | 2020

Le pouvoir en ville. Espaces, cultures matérielles, scénographies en Afrique avant le XXe siècle

Les villes en Afrique avant 1900. Bilan historiographique et perspectives de recherche

Cities in Africa before 1900. Historiographical review and research perspectives

CLÉLIA CORET, ROBERTO ZAUGG ET GÉRARD CHOUIN

<https://doi.org/10.4000/afriques.3043>

Traduction(s) :

Cities in Africa before 1900. Historiography and Research Perspectives [en]

Résumés

Français English

Quels nouveaux questionnements émergent plusieurs décennies après les premières études académiques ? Quelles sont les réponses apportées et quelles sources sont mobilisées ? Ce numéro thématique propose un bilan historiographique des recherches menées sur les villes, tout en s'inscrivant dans les réflexions méthodologiques les plus récentes autour de la question des relations entre le territoire urbain et l'exercice du pouvoir avant le xx^e siècle, à travers ses aspects matériels et symboliques. Des études de cas au Maghreb, en Afrique occidentale forestière et sahélienne et en l'Afrique de l'Est abordent ces enjeux.

What new issues arise several decades after the first academic studies? What are the answers and what sources are mobilized? This special issue proposes a historiographical review of research conducted on cities, taking into account the most recent methodological reflections on the issue of the relationship between the urban territory and the exercise of power before the 20th century, focussing on its material and symbolic aspects. Case studies in the Maghreb, West Africa's forest and Sahelian regions and East Africa examine these stakes.



Entrées d'index

Texte intégral

- 1 Ce numéro thématique a été initié à l’occasion d’un panel organisé lors de la septième *European Conference on African Studies*, à Bâle en 2017¹. Le thème fédérateur de cette édition portait sur l’Afrique urbaine : « *Urban Africa – Urban Africans. New Encounters of the Urban and the Rural* ». Un petit nombre de panels et de communications se sont focalisés sur les villes et leurs relations avec les espaces ruraux avant le ^{xxe} siècle. Comme bien souvent dans ces rencontres internationales, brassant les époques, les aires géographiques, les thématiques et les disciplines académiques, les ^{xxe} et ^{xxi}e siècles ont largement dominé les échanges. Ce constat – qui témoigne du « présentisme » qui continue de caractériser, dans leur ensemble, les études africaines² – soulève un certain nombre de questions. Y aurait-il encore un enjeu à (dé)montrer l’inscription des villes en Afrique dans la longue durée ? S’il existe désormais un champ historiographique fourni sur les villes avant 1900, force est de constater que celui-ci reste en retrait par rapport aux études sur la période postérieure³. Dès les années 1930, puis de façon renouvelée dans les années 1950 et à la fin des années 1980, archéologues et historiens de l’Afrique se sont interrogés sur la définition des villes et sur les processus d’urbanisation dans la longue durée. À l’heure où le nombre d’Africains vivant dans les villes dépasse celui dans les campagnes, la connaissance du passé urbain du continent intéresse aujourd’hui au-delà des sphères académiques et se diffuse à travers des expositions, des magazines d’histoire ou des ouvrages de synthèse⁴.
- 2 Quels nouveaux questionnements émergent plusieurs décennies après les premières études académiques ? Quelles sont les réponses apportées et quelles sources sont mobilisées ? Ce numéro thématique propose un bilan historiographique des recherches menées sur les villes, tout en s’inscrivant dans les réflexions méthodologiques les plus récentes autour de la question des relations entre le territoire urbain et l’exercice du pouvoir avant le ^{xxe} siècle, à travers ses aspects matériels et symboliques.
- 3 Bien avant le développement des métropoles et des capitales contemporaines, le continent africain a connu des formations urbaines diverses, aux temporalités, aux limites, aux modes de fonctionnement très variables et dont les premiers sites se sont développés grâce à la métallurgie et à l’agriculture mixte. Cette variété des formations urbaines est désormais bien étudiée : les villes d’Égypte et de Nubie le long de la vallée du Nil dans l’Antiquité ; les cités phéniciennes, comme Carthage, sur le rivage méditerranéen ; Aksum dans la Corne de l’Afrique (I^{er}-VII^e siècles) ; Aoudaghost et Azougui en Mauritanie ; les cités ouest-africaines médiévales de Djenné-Djeno, Gao, Koumbi Saleh, Ifè, Old Oyo en pays yoruba (XV^e-XIX^e siècles) ; Mbanza Kongo en Afrique centrale ; Bigo et Ntusi près des Grands Lacs ; Kilwa, Shanga, Songo Mnara sur la côte swahili, ou encore Grand Zimbabwe (XIII^e-XV^e siècles), pour ne citer que quelques exemples parmi les plus connus. Appréhender dans un même ensemble des phénomènes urbains aussi différents que des capitales d’empires, des grandes villes de royaumes ou des cités-États, est le pari de ce numéro d’*Afriques*, qui cherche surtout à dépasser la question des typologies pour proposer un angle d’étude plus problématisé. Les dimensions multiples des villes y sont étudiées dans leur contexte spécifique, fait de continuités et de ruptures. De plus, leur étude ne peut être envisagée sans adopter une approche élargie, qui tienne compte des relations avec d’autres entités urbaines, dans la mesure où leurs origines et leur développement sont souvent le fruit de rivalités et de compétitions politiques, sociales et économiques. En effet, comme le souligne Odile Goerg, « la ville n’est pas faite que de terre ou de pierres, mais bien aussi d’usages, de gestes ou de stratégies⁵. »



4 Ce dossier examine ainsi, à travers une pluralité de sources écrites, orales, archéologiques et visuelles, les lieux où s'est incarné le pouvoir politique et les stratégies matérielles et symboliques qui ont été adoptées pour mettre en scène – ou contester – la légitimité et la continuité de l'ordre dans les villes. Quatre espaces très différents, du Maghreb au Sahel, de la zone forestière en Afrique de l'Ouest à l'Afrique orientale, sont examinés. Tandis que l'un des articles est ancré dans le « Moyen Âge africain », les trois autres portent sur le XIX^e siècle. Celui-ci comporte ses spécificités en matière de phénomènes urbains, qui méritent l'attention des chercheurs tout autant que le développement des villes à des époques plus anciennes. De plus, il importe de préciser que, si cet éventail chronologique reflète le dynamisme actuel des travaux sur ces périodes, notre propos n'est pas de suggérer qu'il a existé une intensification des phénomènes urbains au cours de l'histoire. La forme, la structure et l'histoire de ces villes africaines ne sont pas linéaires. À des périodes d'urbanisation ont succédé des périodes de désurbanisation durant lesquelles des réseaux urbains régionaux ont pu se désagréger pour souvent se recomposer sur d'autres bases, comme il semble que ce fut parfois le cas dans le sillage de la seconde pandémie de peste⁶. Des sites urbains, tels qu'Old Oyo, ont pu être abandonnés par leurs populations lors de crises politiques mais être demeurés vivants dans les mémoires et dans la geste des territoires qu'ils dominaient. Certaines villes ont traversé des accidents démographiques majeurs, avant de renaître sur le même site, comme les recherches récentes de la Mission archéologique d'Ife-Sungbo l'ont montré à Ilé-Ifè, créant ainsi des palimpsestes urbains complexes dont l'interprétation historique est délicate⁷. D'autres ont pu voir leur site se déplacer dans l'espace, comme le montre le passage de Djenné-Djeno à la ville actuelle de Djenné, ou le déplacement d'Oyo du site d'Old Oyo vers le site d'Ago⁸. Des phénomènes de refondation politique ont aussi pu être attestés, comme pour la cité-État de Witu dans l'arrière-pays swahili⁹. Enfin, des villes ont été littéralement rayées de la carte par décision politique, telle Savi après la conquête du Hueda par le Dahomey en 1727¹⁰. Cette dynamique urbaine rend compte de trajectoires historiques variées, qui se traduisent également par des infrastructures adaptées aux défis rencontrés par les populations urbaines. On peut ainsi mentionner la diversité des types d'enceintes qui ont été élevées autour de nombreuses villes africaines à certains moments de leur histoire, et qui outre leur rôle défensif, ont fait figure de monuments de prestige, de contenant du pouvoir, et d'outil de contrôle des populations et d'extraction de ressources fiscales. L'étude systématique des enceintes, dont l'intérêt pour l'histoire urbaine a été souligné depuis le début des années 2000 par les archéologues sur tout le continent, demeure en chantier, mais des études récentes soulignent que la présence d'enceintes autour des centres de pouvoir, petits et grands, est un indicateur de fragmentation politique plutôt qu'un caractère essentiel du fait urbain¹¹. Des centres urbains majeurs, tels ceux de l'aire akan à l'époque atlantique, ne se sont, par exemple, jamais munis d'enceintes monumentales, alors que les communautés de taille plus modeste qui occupaient le même espace du sud du Ghana actuel entre le milieu du premier millénaire et le XIV^e siècle ont laissé les traces de sites d'habitat entourés de fossés et de talus toujours perceptibles dans le paysage¹².

Mythes et discours coloniaux

5 Les premières études sur les villes « anciennes » ont souvent été réalisées en situation coloniale et dans le cadre d'enquêtes régionales par des administrateurs férus d'histoire et, à partir des années 1930, par des archéologues. Leurs origines étaient généralement perçues comme la conséquence d'influences extérieures, arabes ou européennes, comme en témoignent de nombreuses études. Djenné-Djeno et Tombouctou, dans le Soudan occidental médiéval, auraient été créées par des marchands arabes nord-africains pour



contrôler les débouchés du commerce transsaharien. De même, sur la côte orientale, des commerçants venus de la péninsule arabique et de Perse auraient fondé les cités swahili et se seraient mariés avec des femmes africaines pour faire prospérer les échanges économiques dans l'océan Indien. Partout sur le continent des lectures diffusionnistes niant toute initiative locale ont longtemps servi à expliquer le développement des villes.

6 À l'heure des indépendances, lorsque se développa la recherche d'un passé ancien propre au continent, les villes firent l'objet d'une nouvelle attention. Dans un contexte où les thèses souvent teintées de nationalisme fleurissaient, il s'agissait de combattre un triple cliché : les Africains auraient été des ruraux par nature, les villes modernes auraient été un produit de la colonisation et donc le fruit d'une histoire récente, et la vie urbaine contemporaine provoquerait de fait un mal-être social. Face à une idéologie coloniale narrant un passé sans « progrès », il fallait développer un contre-discours scientifique dans lequel l'histoire des villes africaines tenait une place déterminante¹³. Avant les archéologues et les historiens, ce furent d'abord les économistes, les politistes, les sociologues et les géographes qui s'intéressèrent aux villes dans une perspective de longue durée jusqu'à l'époque coloniale. Georges Balandier fit œuvre de précurseur avec son ouvrage *Sociologie des Brazzavilles noires* dès 1955, ainsi que Jean Dresch pour l'Afrique de l'Ouest et Akin Mabogunje pour le Nigeria¹⁴. Par la suite, s'appuyant sur les monographies régionales, les premières synthèses à l'échelle du continent furent réalisées par des chercheurs anglophones. En 1959, celle de Basil Davidson intitulée *The Lost Cities of Africa*, entendait réhabiliter les villes « anciennes » – et par ce biais célébrer les splendeurs de la « civilisation africaine » en général – par un croisement de la littérature archéologique, historique, anthropologique et littéraire¹⁵. Son livre aborde successivement et de manière classique les différentes régions du continent ayant connu des formes urbaines. Dix-sept ans plus tard, Richard Hull proposait une synthèse organisée thématiquement, soulignant que « les villes ne devraient pas être simplement définies par leur taille, bien que cela soit un facteur important, ni par la part des individus engagés dans des activités industrielles », mais « qu'il est tout autant important de définir les villes par les fonctions qu'elles exercent, par leur capacité d'assimilation et leur faculté à diffuser une nouvelle synthèse culturelle¹⁶ ». Malgré les limites de cet ouvrage aux tendances diffusionnistes rejetant les origines locales de certaines formes architecturales, cette manière de considérer les villes a fait date dans le champ naissant des études sur le passé urbain du continent.

7 Ainsi, l'image d'une Afrique entièrement rurale, sans cultures urbaines endogènes et dont les ruines étaient fantasmées¹⁷, a été balayée par des décennies d'enquêtes archéologiques et historiques. Cette attention portée au passé urbain du continent a, à son tour, suscité des questionnements : selon certains, elle serait en partie l'expression d'une attitude préconçue cherchant à trouver des villes partout, alors qu'en réalité le continent dans son ensemble n'aurait été, malgré tout, que faiblement urbanisé jusqu'à une époque relativement récente¹⁸. On peut effectivement se demander si, et dans quelle mesure, la propension à rechercher l'élément urbain dans le passé africain relève de ce que Finn Fuglestad a qualifié, en 1992, de « piège de Trevor-Roper¹⁹ ». En voulant combattre les discours eurocentrés qui ont émergé dans le cadre du colonialisme – des discours comme celui de l'historien britannique Hugh Trevor-Roper, qui, dans les années 1960, avait soutenu qu'il n'y avait pas d'histoire en Afrique, c'est-à-dire pas de « mouvement orienté vers un objectif », mais juste des « agitations infructueuses de tribus barbares dans des endroits du globe pittoresques mais sans importance²⁰ » –, l'historiographie africaniste aurait elle-même trop souvent épousé un concept d'histoire calqué sur un modèle européen. Autrement dit, elle aurait conservé une tendance « impérialiste » visant à assimiler et annexer le passé africain à un ordre du savoir historique fondamentalement eurocentré. Cette tendance se serait traduite par une inclinaison à se focaliser de façon privilégiée sur des caractéristiques qui, selon des critères intrinsèquement occidentaux,



démonstreraient l'historicité du passé des sociétés africaines : écriture, États, empires. À cette liste, on pourrait aisément ajouter un autre thème : la « ville ». À travers leurs vestiges architecturaux, elles permettent de rendre visible et tangible le passé en tant qu'histoire, d'associer des mémoires à des lieux, de célébrer les splendeurs des héritages nationaux ou tout simplement « africains ». Il n'est donc guère surprenant que les villes – et non les villages ou les campements nomades – jouent un rôle prédominant quand il s'agit de mettre en scène les « Merveilles du monde africain », voire les « Grandes civilisations de l'Afrique », pour emprunter les titres de deux séries documentaires produites par le réseau de télévision étasunien PBS en 1999 et 2017, sous la direction de Henry Louis Gates Jr²¹. À l'heure où le stéréotype d'une « Afrique villageoise » est de plus en plus remplacé par l'image d'une « Afrique des mégalo-poles », on peut aussi se demander si le renouvellement de l'intérêt scientifique pour l'histoire des villes africaines avant le ^{xx}e siècle ne relève pas, dans une certaine mesure, d'une tendance téléologique visant à retrouver dans le passé les éléments qui auraient conduit à notre présent. Les études consacrées à l'histoire urbaine africaine seraient-elles donc coupables de s'incliner devant l'« idole des origines²² » ?

- 8 Dans les faits, la présence humaine a produit dans certaines régions, et pendant des périodes prolongées, des formes d'occupation de l'espace caractérisées par une urbanisation faible. Pensons par exemple au Sahara (bien que des formes urbaines y ait existé à proximité des points d'eau), à des zones forestières en Afrique équatoriale ou à certaines régions au sud-ouest du continent où des organisations socio-économiques fondées sur la chasse-cueillette ou sur le pastoralisme ont longtemps perduré. Certes, l'étude des villes ne doit ni tomber dans des récits glorifiants, ni obscurcir des réalités sociales marquées par des configurations spatiales différentes des modèles urbains. Mais le constat, au fond banal, que la densité des réseaux urbains n'était pas homogène à l'échelle du continent, ne doit pas induire une description de l'Afrique dans son ensemble comme une partie du monde où les villes constituaient des phénomènes exceptionnels²³. Au contraire, la nécessité de déconstruire les supposées théoriques qui continuent de brouiller le regard porté sur le fait urbain dans l'histoire africaine reste d'actualité, comme l'est aussi le besoin de multiplier les efforts pour identifier empiriquement les traces de ce passé qui posent des défis méthodologiques parfois considérables aux chercheurs, de par la nature des sources et la visibilité archéologique réduite due à l'utilisation de matériaux de construction périssables. Loin d'amoindrir la spécificité des villes africaines en imposant des catégories occidentales – homogénéisantes et faussement universelles –, l'étude du passé urbain en Afrique offre, au contraire, la possibilité de saisir les villes en prêtant justement attention à leurs propres logiques et langages²⁴.

À l'heure des défis théoriques

- 9 À partir des années 1980, la question majeure posée par les chercheurs est celle de la spécificité ou du caractère unique de ces villes. L'enjeu est également d'inscrire leur évolution dans une perspective plus large, à l'échelle mondiale. Qu'est-ce qu'une ville ? Les débats théoriques répondant à cette question ont été nombreux. Des définitions classiques listaient une série de critères : une société stratifiée, une population dense, l'appropriation par le pouvoir du surplus de nourriture, une architecture publique monumentale, la pratique de l'écriture, le développement de sciences comme les mathématiques et l'astronomie, la concentration d'une pluralité de fonctions administratives et économiques, etc.²⁵ Tirés de l'observation du développement des villes antiques de Mésopotamie et de Grèce jusqu'aux métropoles industrielles occidentales, ces critères ont servi à ériger des modèles soi-disant universels. Mais bien peu de sites en Afrique répondaient à cette longue liste de critères – même si certains s'en approchaient comme



Grand Zimbabwe, centre d'un complexe urbain à la fois bâti en dur et en matériaux périssables, dont les ruines impressionnantes avaient autrefois inspiré des théories rejetant leur origine africaine²⁶. Ces définitions ont été remises en question, car elles témoignaient davantage d'une approche statique et eurocentrée des villes d'une part, et de l'émergence d'un État centralisé associé à l'urbanité, d'autre part. En effet, dans certaines régions africaines, le contrôle de l'État ne passait par forcément par les villes, mais par d'autres moyens, comme par exemple les monastères en Éthiopie²⁷.

10 Des perspectives théoriques différentes ont été élaborées. Dans le monde francophone, les travaux pionniers ont été réalisés par Catherine Coquery-Vidrovitch à la fin des années 1980, qui s'est intéressée aux données morphologiques et structurelles des villes. Remettant en question la théorisation d'un modèle urbain africain à partir du monde occidental, elle milita pour que l'histoire des villes du continent fasse partie d'une histoire universelle²⁸. La question de la périodisation de l'urbanisation a également été au cœur de ses travaux. Bien que des critiques lui aient été adressées, notamment dans le fait d'atténuer les spécificités propres au continent²⁹, la contribution de Coquery-Vidrovitch a mis en évidence l'absence de « modèle » unique et la coexistence d'une diversité de villes.

11 Chez les chercheurs anglo-saxons, un changement de focale a été privilégié : la question « que sont les villes ? » a eu tendance à être délaissée au profit de « que font les villes ? ». À partir des années 1980, l'apport de l'archéologie a été déterminant pour considérer différemment les influences extérieures dans la fondation des villes. Les fouilles de Susan et Roderick McIntosh dans le delta intérieur du Niger en témoignent³⁰. Les recherches menées à Djenné-Djeno leur ont fait rejeter la théorie d'une fondation arabe en lien avec le commerce transsaharien. Leur hypothèse est devenue celle d'un regroupement de sites urbains interagissant et ayant eu des fonctions économiques et sociales en relation avec un vaste arrière-pays. Ils décrivent aussi comment l'agencement d'une grande population peut être réalisé à travers une organisation corporative, ne nécessitant pas forcément une hiérarchie économique ou politique. Concernant l'importance des arrière-pays, des archéologues spécialistes de la côte est-africaine ont fait le même constat : « toute réflexion sur le caractère urbain des villes swahili doit inclure l'examen de la campagne et des communautés villageoises³¹ ». Ces études peuvent être considérées comme des extensions de la perspective wébérienne associant l'urbanisme à l'interdépendance entre le rural et l'urbain. Ce modèle dit « fonctionnaliste » a par ailleurs aussi été critiqué, d'une part en raison de l'attention portée aux seules formations hiérarchiques, laissant de côté des entités urbaines de type différent. D'autre part, dans le fait d'atténuer l'existence et le rôle des négociations et des contestations dans les villes, faisant peu de cas de leur composition interne hétérogène.

12 À partir des années 1980, la perception des villes en Afrique s'est ainsi complexifiée, se libérant des cadres théoriques rigides. Leur diversité est devenue le postulat des études les plus récentes, comme le montre l'ouvrage collectif dirigé par David Anderson et Richard Rathbone en 1999. Pour eux, il n'existe pas une histoire urbaine africaine homogène ayant eu un seul paradigme expliquant l'urbanisation, la croissance des villes, leur développement ou leur déclin. Ils appellent aussi à aller plus loin dans la compréhension du caractère unique de ces expériences urbaines : « certaines [villes] étaient très visibles, avec des frontières clairement définies, des villes fortifiées en Afrique occidentale sahélienne, des villages palissadés de l'Afrique orientale, tandis que d'autres ne représentaient guère plus qu'un "amas de cases" – des groupes de villages dispersés entrecoupés de champs et de pâturages³² ». La pluralité des villes africaines avant 1900 est désormais un principe acquis et celles-ci ne sont désormais plus marginalisées ou théorisées d'après des modèles extérieurs. Pour preuve, ces villes intègrent enfin des démonstrations plus larges, issues de la *world history*, et sont discutées au même titre que d'autres villes³³. L'image d'une Afrique rurale ayant comporté seulement ici et là quelques îlots urbains formant des sociétés citadines s'est maintenant dissoute. Quand, dans les



années 1970, Richard Hull regrettait le manque d'intérêt des historiens pour ce passé urbain ancien, trente ans plus tard Bill Freund indiquait brasser de nombreuses et excellentes synthèses pour réaliser la sienne³⁴. Ce champ de recherche apparaît aujourd'hui relativement bien arpenté, même s'il demeure encore moins exploré que celui des villes contemporaines.

Jeux d'échelles et croisement de sources

13 Si les phénomènes urbains ont fait l'objet d'approches théoriques renouvelées, les manières de les étudier ont également évolué grâce à des approches méthodologiques qui se sont complexifiées. La monographie a longtemps été un cadre d'analyse privilégié, et continue de l'être, se basant souvent sur les outils d'une seule discipline. Force est de constater qu'aujourd'hui il importe de croiser les échelles et de diversifier les sources pour comprendre de manière globale les entités urbaines et leurs multiples facettes politiques, économiques, sociales et culturelles³⁵. En effet, les recherches actuelles sur les villes, à toutes les époques, privilégient désormais le croisement des sources – quand cela est possible – et des données archéologiques, historiques, anthropologiques, littéraires. L'interdisciplinarité permet aussi de pallier, en partie, les manques ou les silences des sources sur certaines questions ou au cours de la période étudiée. Les articles de ce numéro thématique en offrent de riches démonstrations. Étudiant Siğilmāsa, Thomas Soubira note que les textes de la période médiévale et du début de l'époque moderne permettent de concevoir les ressources hydriques de l'environnement oasien, les aménagements hydrauliques urbains et les pratiques agricoles. Mais il précise que ce sont des données de seconde main, car les auteurs ne se sont pas rendus en personne dans la ville. Ainsi, l'archéologie de terrain permet de connaître plus en profondeur les modalités de captage, d'adduction, de stockage et d'utilisation des eaux « propres ». L'article d'Akanmu Adebayo sur la cité d'Iwo montre également l'intérêt de combiner les traditions orales et les sources écrites, même parcellaires ou peu nombreuses. Ce croisement est également bénéfique quand on s'interroge sur les pratiques quotidiennes urbaines, que ce soit celles des élites ou d'autres groupes sociaux, petits artisans, esclaves ou nouveaux arrivants³⁶. Les articles présentés ici s'intéressent donc aux lieux où s'est incarné le pouvoir politique à travers une pluralité de sources permettant d'entrevoir les transformations de la ville, haut lieu d'appropriations permanentes qui absorbe et adapte des éléments venus de l'extérieur.

14 Le croisement de sources variées permet de réaliser des jeux d'échelles utiles à la compréhension des phénomènes locaux, régionaux et globaux. Ces derniers donnent accès au fonctionnement des centres urbains et à leurs rapports avec les espaces ruraux³⁷. Par ailleurs, une analyse à l'intersection entre l'échelle des rues et des cours, où se déroule la vie quotidienne des communautés³⁸, et celle des échanges interrégionaux permet de faire ressortir les agentivités locales dans la gestion et l'organisation dans les villes. Dès lors, une réflexion peut s'engager sur les autorités politiques locales et les élites qui capitalisent des forces économiques, sociales et politiques multiscalaires³⁹. Si les articles qui composent ce numéro d'*Afriques* privilégient les études de cas, elles ne négligent pas pour autant des considérations plus larges et font dialoguer la ville étudiée avec d'autres entités urbaines, villages, régions, espaces terrestres et maritimes où se répondent alliances et compétitions.



15 Les relations entre le territoire urbain et l'exercice du pouvoir, thématique au cœur du dossier, permet d'aborder de façon transversale maintes facettes du fonctionnement des villes avant 1900, à travers des aspects matériels et symboliques. Si l'étude de l'architecture monumentale peut spontanément apparaître comme un angle d'analyse pertinent⁴⁰, il serait réducteur de se limiter à cet aspect. De plus, plutôt que de considérer cette matérialité sous l'angle de la capacité des pouvoirs à accumuler les ressources et à utiliser de la main-d'œuvre généralement servile⁴¹, les articles de ce dossier examinent les lieux de représentations du pouvoir comme des espaces de légitimation et de contestation au long cours.

16 Dans les villes, les pouvoirs politiques cherchent à exercer des fonctions régulatrices sur les interactions sociales, les transactions économiques ainsi que sur la vie religieuse et culturelle. Ils contribuent souvent de façon décisive à les façonner en termes matériels et symboliques et s'en servent comme scène de représentation pour affirmer leur légitimité. À cette fin, les pouvoirs politiques déploient une multiplicité d'interventions architecturales, de représentations visuelles, de langages et de pratiques rituelles voire cérémonielles que Georges Balandier a qualifiée de « théâtrocratie⁴² ». Ces expressions du politique sont également des témoignages sur les manières de percevoir et sur les impressions des acteurs de la ville, habitants ou visiteurs, traces qui demandent encore à être saisies et sondées aujourd'hui. Établissements denses et permanents de groupes et d'individus hétérogènes, les villes sont désormais perçues comme des lieux où s'expriment des forces d'opposition avec des groupes concurrents et des arènes de contestation où s'affirment des pratiques sociales hétérogènes⁴³.

17 Parmi les multiples fonctions des centres urbains, il faut – à ce propos – mettre en évidence leur rôle au carrefour des réseaux commerciaux : régionaux surtout, mais aussi de longue distance. En effet, il convient de souligner que, en Afrique subsaharienne, ces « villes-comptoirs » se trouvaient fréquemment en bordure de zones écologiques distinctes, marquées parfois par des systèmes de transports différents, entre lesquelles elles assuraient la médiation économique : le long de la boucle du Niger (zone de transition entre le Sahara des chameaux et le Sahel des chevaux, mulets et des pirogues fluviales) ; entre le Sahel et la zone des forêts tropicales (où un climat propice à la mouche tsé-tsé rendait endémique la trypanosomiase animale et empêchait donc l'élevage de bêtes de somme, faisant des porteurs humains le seul moyen de transport terrestre disponible) ; sur la côte swahili, véritable interface entre les savanes de l'arrière-pays et le monde de l'océan Indien (où les moussons avaient favorisé – à partir du premier millénaire de notre ère – la formation d'un système de navigation entre l'Asie méridionale, la Péninsule arabe et l'Afrique orientale) ; dans la Corne de l'Afrique ; et – à partir du xve siècle, quand les navigations ibériques ouvrirent de nouvelles routes maritimes et catalysèrent ainsi l'intégration de l'espace atlantique⁴⁴ – les côtes de l'Afrique occidentale et centrale, jonction entre l'océan (et donc le subcontinent européen et les Amériques) et la zone forestière subsaharienne. Les villes situées dans ces régions liminaires ont parfois pu être l'expression d'États-courtiers qui avaient su s'imposer comme garants de cadres institutionnels suffisamment stables pour permettre le développement d'échanges commerciaux entre des espaces lointains, non unifiés du point de vue politique⁴⁵.

18 Si les villes, en vertu de ce rôle de mise en relation, étaient traversées par des marchandises venues d'ailleurs, une partie des biens avait aussi vocation à rester sur place pour être consommés, thésaurisés, exhibés, transformés. Ils entraient dans des économies du don – entre égaux, ainsi qu'entre patrons et clients –, ils alimentaient des transactions locales – commerciales ou non –, et parfois ils faisaient l'objet de normes somptuaires qui cherchaient à en restreindre l'usage. Les biens exogènes s'inséraient dans des contextes urbains spécifiques, en subissant souvent des redéfinitions concernant les usages et les significations culturelles qui leur étaient attribuées, et contribuaient à leur tour à enrichir voire à transformer la culture matérielle des villes. Le pouvoir, qui se manifestait dans sa



capacité à canaliser les trajectoires commerciales des marchandises et à s'imposer comme interlocuteur institutionnel face aux marchands, en tirait des revenus économiques mais aussi symboliques. Il utilisait, souvent de façon tout à fait emphatique, les biens venus d'ailleurs pour mettre en scène sa splendeur et son rayonnement cosmopolite, pour renouveler les liens avec des esprits ancestraux ou afficher son appartenance à une religion monothéiste, pour consolider des rapports de fidélité ou, encore, pour exhiber sa capacité – imaginée ou non selon une idéologie relevant du paradigme de la « royauté sacrée⁴⁶ » – à promouvoir la prospérité de la population. En ce sens, le pouvoir en ville ne se matérialisait pas seulement par des constructions immobiles, mais aussi par le contrôle et le déploiement d'objets mobiles⁴⁷. Comme pour l'étude des styles architecturaux, où le vieux paradigme diffusionniste a été remplacé par une attention portée aux métissages interculturels⁴⁸, l'attention se focalise désormais de façon prioritaire sur la capacité des sociétés africaines à s'approprier de façon créative des apports exogènes et à les réélaborer en dialogue avec des traditions régionales.

19 Ce numéro d'*Afriques* examine les lieux où le pouvoir politique s'est représenté (cours royales, bâtiments religieux, places publiques, marchés, etc.) ainsi que les stratégies (matérielles et symboliques) adoptées pour mettre en scène – ou contester – la continuité de l'ordre. Ces contextes urbains ont en effet été constamment investis par des dynamiques économiques et migratoires qui, elles, ont eu tendance à catalyser des processus de transformation potentiellement déstabilisants. Les autorités d'Iwo devant composer avec des populations originaires d'Old Oyo et la présence d'une communauté de marchands venus de la côte orientale à Tabora, en Afrique de l'Est, en sont des exemples notoires. La matérialité urbaine peut s'envisager comme un espace où les ambitions sociales des habitants, anciennement établis ou nouveaux venus, s'expriment et où se cristallisent leurs idéaux sociaux, leurs désirs et leurs frustrations. Quant aux stratégies symboliques, elles peuvent s'incarner à travers des mises en scène du prestige du pouvoir ou de sa pureté, notamment par l'islam, comme le montre l'article de Stephanie Zehnle sur la promotion par le deuxième émir de Sokoto d'un nouveau modèle de ville musulmane sur son territoire.

20 Les paysages urbains sont ici entendus comme des espaces dont la sémantique stratifiée est le résultat de conflits et de négociations entre une pluralité de groupes sociaux et d'acteurs institutionnels. La ville est ce palimpseste d'un genre particulier, qui se trouve dès lors régulièrement réécrite spatialement, visuellement, symboliquement et matériellement. La ville est un processus, un mouvement, une invention constante.

Présentation des articles

Les villes étudiées dans ce dossier





© FNSP - Sciences Po, Atelier de cartographie, 2019.

- 21 L'article de **Thomas Soubira** porte sur le site de Siġilmāsa, dans l'oasis du Tāfilālt aux marges présahariennes du Maroc actuel. Fondé au milieu du ^{viii}e siècle, Siġilmāsa fût un émirat kharidjite indépendant et un site majeur du commerce transsaharien médiéval, notamment entre le ^{xiii}e et le ^{xiv}e siècle. L'auteur propose une réflexion neuve sur le captage et la gestion de l'eau dans une ville en milieu désertique et oasien, où la recherche de l'eau nécessite un effort hydraulique très important. En effet, en raison des conditions environnementales extrêmes et de l'éloignement d'autres centres urbains et de pouvoir, il fallait assurer aux habitants un accès quotidien à l'eau et à des ressources alimentaires, nécessitant la réalisation d'importants travaux hydrauliques. Des sources historiques et des données archéologiques sont mobilisées pour étudier le fonctionnement hydraulique de l'oasis et les pratiques agraires. Les sources écrites montrent que les investissements hydrauliques faisaient partie intégrante de l'apparat des pouvoirs islamiques en contexte urbain. L'archéologie permet d'aller plus loin dans une connaissance des modalités de captage, de stockage et de gestion des eaux usées. L'article de T. Soubira engage une réflexion sur la morphologie de Siġilmāsa : il faut ainsi repenser l'image d'une ville



enfermée dans une grande enceinte, pour concevoir une ville polynucléaire qui se développa dans une vaste zone, entre le VIII^e et le X^e siècle, autour d'un tell central. Plusieurs ensembles urbains ont occupé différentes parties du site. De plus, il apparaît que l'investissement dans les installations hydrauliques fut considérable tant d'un point de vue technique, qu'en termes de matériaux utilisés et de la main-d'œuvre nécessaire pour leur mise en place, leur gestion et leur entretien. De futures investigations permettraient de comprendre si l'hydraulique à Sigilmāsa a constitué un marqueur social des différents pouvoirs urbains. La mission franco-marocaine, à laquelle l'auteur a participé, s'est en effet restreinte à une zone « élitare », qui apparaît comme le siège du pouvoir de la ville, et s'apparente aux citadelles des villes islamiques. Des fouilles d'infrastructures hydrauliques plus « populaire » pourraient permettre des comparaisons avec la zone investie jusqu'à présent.

22 La contribution d'**Akanmu G. Adebayo** concerne l'aire culturelle yoruba, bien connue pour avoir vu naître de nombreuses entités dont le caractère urbain a souvent été souligné dans l'historiographie, notamment à travers le concept de cité-État. L'étude s'inscrit dans un double contexte : celui d'un conflit régional provoquant d'importants mouvements de réfugiés et ayant favorisé la diffusion de l'islam dans la région. De nouvelles cités émergent, quand d'autres se désagrègent, alors que les modes de gouvernance sont refondés. Iwo, ville située dans l'actuel Nigeria, a eu la particularité d'être restée neutre durant cette crise, mais elle a été marquée par l'afflux de réfugiés et par l'adoption de l'islam qui ont transformé son architecture et ses structures administrative et politique. Afin de retracer l'histoire d'Iwo au XIX^e siècle, l'auteur croise des sources imprimées, notamment missionnaires, des archives nigérianes et des nombreuses traditions orales récoltées par ses soins entre 1978 et 2018. Pour faire face à la venue massive de civils, de militaires, de leaders en déroute, les élites d'Iwo ont dû faire des concessions. Les nouveaux arrivants, en particulier ceux que craignaient les autorités d'Iwo, ont été autorisés à s'installer dans des villages séparés qui, à force d'accueillir des migrants, sont devenus des quartiers à part entière, ayant leurs propres caractéristiques. Un quartier est demeuré réservé exclusivement au lignage royal d'Iwo, où le pouvoir du roi s'incarnait dans le palais, les jardins, les tombeaux des ancêtres ou encore autour d'une cour ouverte pour les cérémonies publiques et les festivals. La construction d'une mosquée au XIX^e siècle, à côté du palais, est venue renforcer la légitimité du roi qui a réussi à capter une nouvelle source de pouvoir. Le paysage urbain d'Iwo a donc connu des transformations importantes, tant par la construction de nouvelles structures (écoles coraniques) que par l'installation de nouveaux habitants (dont des personnes de condition modeste, des esclaves, etc.), impliquant une expansion spatiale de la ville.

23 Tabora est-elle le « Paris de l'Afrique de l'Est » ou un « ensemble de villages éparpillés » ? Se référant aux représentations de deux voyageurs européens, **Karin Pallaver** s'intéresse à cette ville établie vers les années 1840 dans l'intérieur de l'actuelle Tanzanie. Questionnant la définition de la ville dans la région, l'auteure montre que la structure urbaine caractérisée par l'amalgamation de différents villages était une formation répandue, soulignant qu'il existait une variété d'expériences urbaines en raison de leur structure et de leur mode de fonctionnement. En effet, le développement de Tabora, dont les origines font l'objet de conflits mémoriels, est le résultat d'un processus local d'urbanisation, qui s'explique par des facteurs environnementaux, économiques et politiques et qui a été marqué par la présence d'une communauté de commerçants originaires de la côte swahili. Si, avant le XIX^e siècle, la région de Tabora était insérée dans des réseaux commerciaux dans lesquels les porteurs nyamwezi jouaient un rôle clé, l'essor postérieur du commerce des esclaves, de l'ivoire et des armes à feu a eu des conséquences majeures dans le développement de la ville. Pour illustrer ces transformations, K. Pallaver croise des sources visuelles qui permettent de comprendre l'organisation spatiale (cartes, dessins des voyageurs européens, photographies), textuelles européennes et swahili, dont



certaines composées à partir de sources orales. À Tabora, le pouvoir local (*mtemi*) rivalisait avec la communauté marchande originaire de la côte, tout en ayant des intérêts en commun. Cela se manifestait notamment par la compétition autour de l'accès aux biens importés, la construction de bâtiments liés au pouvoir ou encore la sélection du souverain local. Ainsi, les voies d'accès au trône se sont transformées, passant d'un système héréditaire et matrilineaire à la désignation d'hommes ayant l'expérience du voyage caravanier entre l'intérieur et la côte et capables de faire prospérer ce commerce grâce à leurs réseaux personnels. Une autre figure gagna en importance et changea le visage politique de la ville : le gouverneur de Zanzibar (*wali*), porte-parole de la communauté arabe à Tabora, devenu au fil du temps un conseiller de premier plan. Le *mtemi* et le *wali* vivaient à proximité l'un de l'autre et, malgré des tensions, négociaient leur coopération politique et commerciale. Quand l'un recevait des armes, de la poudre et des vêtements importés de la côte, l'autre cherchait à contrôler le commerce de l'ivoire. Au-delà de ces élites, la population de Tabora était aussi composée de nombreux esclaves, employés dans l'agriculture ou comme domestiques, d'artisans et de personnes libres venues chercher des opportunités de travail.

24 **Stephanie Zehnle** examine les débats théoriques et les pratiques urbanistiques dans l'empire de Sokoto au XIX^e siècle, en particulier sous l'impulsion du deuxième sultan, Muhammad Bello, pour lequel l'homme était « urbain par nature ». Les sources mobilisées combinent des représentations géographiques et des cartes de Sokoto, réalisées par des savants de l'empire sur la demande de voyageurs européens, les journaux de voyages d'explorateurs européens et des textes du XIX^e siècle en arabe et hausa. Avant le jihad de Sokoto en 1804, la région connaissait déjà des formes urbaines : les villes hausa (*gari*) pouvaient compter près de 20 000 habitants aux origines très variées. Pour la plupart des dirigeants hausa, déjà, l'urbanité était associée à la manifestation d'un pouvoir sur un territoire. Sokoto s'est appuyé sur ces entités préexistantes pour développer de nouvelles formes urbaines. Tout d'abord, la capitale fut agrandie vers 1818 et de nouveaux quartiers intégrés dans l'enceinte de la ville. Plusieurs éléments, les murs rectangulaires, la disposition du palais et de la mosquée dans un décor très simple, montrent que l'on a cherché à intégrer à la fois la géographie musulmane sacrée et les traditions peule et hausa. En temps de guerre, l'empire de Sokoto a par ailleurs développé une nouvelle catégorie de ville : la ville-frontière (*ribāt*), en référence aux camps de guerre temporaires durant les premiers temps de l'expansion de l'islam en Arabie, en Perse et en Afrique du Nord. Le sultan Bello fut une figure centrale dans la promotion de ces villes, car elles répondaient à des enjeux stratégiques, religieux et moraux. Pour renforcer les frontières de l'empire, Bello encouragea le déplacement de populations du centre vers les périphéries. Les soldats ont été les premiers concernés, entraînant leur sédentarisation avec l'octroi d'une terre, d'une maison et d'esclaves. À travers cette stratégie militaire, Bello entendait également fonder un modèle de cité propre au sultanat, pour faire reculer la « sauvagerie » des espaces non urbains. Si les anciens jihadistes se sont laissés convaincre de rejoindre ces villes, il a été moins évident de motiver des civils libres ou des *leaders* politiques de s'y rendre, car ils percevaient ce déplacement contraint comme une sanction du pouvoir. Sous le règne de Bello, l'empire s'est islamisé, urbanisé et militarisé faisant de Sokoto un modèle de ville musulmane que les *arbita* devaient reproduire.

Perspectives

25 La ville « ancienne » en Afrique est une réalité multiforme et dynamique qui n'a pas fini de nous surprendre. Une idée forte de notre dossier est que l'absence supposée de formations urbaines est très souvent le résultat d'une invisibilisation causée par manque ou par l'interprétation erronée de sources écrites, de vestiges archéologiques et d'*a priori*



idéologiques. En réalité, nous suggérons que, dans la longue durée, le fait urbain fut une réalité bien plus largement explorée par les sociétés africaines qu'il est communément admis. Les différences qui existent d'une région du continent à une autre peuvent être exprimées non pas en termes de présence ou d'absence de la ville, mais plutôt en termes d'intensité du fait urbain dans la longue durée, sur un continuum allant de régions peu urbanisées à d'autres, entièrement structurées par les villes. Plutôt que de voir la ville comme une anomalie en Afrique avant 1900, il nous semble qu'à l'avenir, l'attention des chercheurs se portera sur l'élucidation des facteurs qui expliquent les différentiels historiques et géographiques à l'origine de cette graduation de l'intensité de l'urbanisation. Cette quête commence dès aujourd'hui, dans ce dossier qui explore les villes africaines de l'intérieur, et expose à la fois leur hétérogénéité, leur prévalence et leur pertinence pour mieux comprendre l'histoire du continent sur la longue durée. C'est là le point de départ d'une nouvelle histoire urbaine des villes en Afrique, avec comme ambition de parvenir à reconnaître la diversité, les hiérarchies urbaines, et les facteurs d'intensification du fait urbain dans des environnements et contextes remarquablement variés. Il convient aussi de poursuivre des recherches qui ne soient pas seulement focalisées sur les ruines ou la monumentalité. La périphérie, le faubourg ou l'arrière-pays sont autant d'espaces permettant de décentrer le regard et de comprendre les dynamiques ayant inclu les villes.

26 En ces temps où les archéologues occupent une place grandissante dans l'écriture de l'histoire des périodes précédant le dernier tiers du XIX^e siècle en Afrique⁴⁹, il est probable que les décennies qui viennent verront la question urbaine abordée du point de vue de sa spatialité et de sa matérialité, deux thèmes fondamentaux de ce dossier. Inscrite dans l'espace comme dans le temps, la ville est en effet non seulement un objet du politique et du pouvoir sujet à discours, mais surtout une projection matérielle de l'économie politique d'une société et de ce que Paul Sinclair a appelé la « raison urbaine », c'est-à-dire le lien cognitif profond et unique que les habitants d'un lieu entretiennent avec le fait urbain⁵⁰. Qu'en est-il, également, du sentiment d'urbanité, c'est-à-dire de la reconnaissance de certaines valeurs, de mode de vie et de symboles associés à la ville, même modeste ? La diversité des raisons urbaines, ancrées dans des réalités historiques particulières, rend difficile la reconnaissance du fait urbain des autres. S'il n'a pas toujours été reconnu et demeure mal compris en Afrique, c'est qu'il n'a jamais été monolithique. Le fait urbain y est un faisceau complexe et évolutif, qui échappe pour partie aux cadres conceptuels dans lesquels la réflexion sur la ville a été élaborée depuis le XIX^e siècle. À force de revisiter les outils heuristiques hérités de l'ère coloniale et de penser la ville dans ses propres termes sur la base de ses traces matérielles et mémorielles, on parviendra à mieux comprendre les ressorts multiples de la raison urbaine telle qu'elle a pu se manifester en Afrique comme ailleurs. Penser la ville « ancienne » est donc une activité d'avenir pour le passé de l'Afrique.

27 Chaque ville saisie à un moment particulier de son histoire reflète par son déploiement horizontal, vertical, performatif et matériel une perception singulière d'un idéal social et politique souvent porté par une élite, et épousé autant que contesté par le reste du corps social, cette majorité d'hommes, de femmes et d'enfants, libres et captifs, qui tissent du maillage urbain, pratiquent la ville et inscrivent leurs routines et leurs émotions dans ses murs, ses cours et ses parcours. Lorsque son inscription dans le paysage dure, la ville devient un document stratifié, qui à tout moment intègre, masque, interprète et gère dans le présent l'effet cumulé des raisons urbaines du passé. Si la ville est un tel document, alors les réseaux urbains et leurs territoires, forment un paysage tout aussi stratifié, une archive involontaire largement ignorée. Au-delà de la ville, ce sont d'autres paysages, urbains et ruraux, régionaux entiers qui se retrouvent stratifiés, et qui devront être mis en lumière par l'archéologie.

Reconnaître la ville n'est cependant pas tâche facile pour l'archéologue, parfois pris dans les rets de modes de pensée qui tendent à définir la ville en termes plus ou moins fluides



qui ne trouvent pas toujours une signature archéologique lisible⁵¹. Par exemple, si la présence d'enceintes semble être un bon indicateur d'urbanité, elle n'est pas un critère obligé. Les enceintes sont une solution à des contraintes particulières qui nécessitent que des dispositifs soient mis en place pour protéger, manifester et contrôler la richesse dans la ville. Elles sont à la fois le reflet d'une certaine insécurité régionale, de manières spécifiques de faire la guerre et d'une élite soucieuse de contrôler sa population, souvent dans le but de la taxer. Les enceintes sont donc un type d'infrastructure particulier qui répond à une série de risques reconnus par les élites urbaines. Il est utile d'élargir le champ des investigations à d'autres types d'infrastructures, en s'interrogeant sur les catégories de risques auxquelles elles entendent apporter une solution. L'exemple de la gestion des ressources hydrauliques à Siġilmāsa abordé par Thomas Soubira dans ce dossier en est une illustration parfaite. Reconnaître la ville par les infrastructures dans lesquelles elle investit pour résoudre les risques particuliers auxquels elle est soumise, est une démarche qui convient bien à la recherche archéologique, car les infrastructures, par définition, sont matérielles. La gestion du risque hydraulique est une question d'avenir pour l'étude des villes en Afrique. Que ce soit l'accès aux ressources hydriques dans les zones arides, ou l'excès de pluies dans les zones tropicales humides, l'eau est source de risque pour la ville et ses habitants. Une communauté qui investit dans des infrastructures complexes pour transporter, contrôler, réguler, dévier l'eau, est une communauté qui pratique la raison urbaine. D'autres risques, sociaux et environnementaux, ont pu générer des réponses complexes qui se traduisent par la mise en place d'infrastructures dont les traces matérielles peuvent être retrouvées. Ce sera le rôle des archéologues de poursuivre le travail d'inventaire de ces infrastructures et des risques qu'elles conjurèrent, et par ce biais d'élargir notre reconnaissance du fait urbain et de son histoire en Afrique.

Bibliographie

AKYEAMPONG, E., 1996, *Drink, Power, and Cultural Change: A Social History of Alcohol in Ghana, c. 1800 to Recent Times*, Portsmouth, Heinemann.

ANDERSON, D.M., RATHBONE, R. (dir.), 1999, *Africa's Urban Past*, Oxford/ Portsmouth, James Currey/Heinemann.

AYMERIC NSANGOU, J., 2018, « Pitfalls, Ditches and a Wall : Territorial Defence Strategies of the Bamun of Foumban, Cameroon », *Azania*, vol. 53, n° 3, p. 383-397.

AYMERIC NSANGOU, J., 2019, *Défendre sa communauté à l'ère atlantique : étude des fortifications endogènes du Sénégal oriental*, thèse de doctorat, Université de Genève.

BALANDIER, G., 1985 [1955], *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.

DOI : 10.3917/scpo.balan.1985.01

BALANDIER, G., 2006, *Le pouvoir sur scènes*, Paris, Fayard.

BALLER, S., 2010, « Urbanes Afrika – afrikanische Stadtgeschichte von 1500 bis 1900 », in A. ECKERT, I. GRAU, A. SONDEREGGER (dir.), *Afrika 1500-1900: Geschichte und Gesellschaft*, Vienne, Promedia, p. 113-135.

BAUMANOVA, M., SMEJDA, L., HEINZ, R., 2017, « Pre-Colonial Origins of Urban Spaces in the West African Sahel: Street Networks, Trade, and Spatial Plurality », *Journal of Urban History*, vol. 45, n° 3, p. 1-17.

DOI : 10.1177/0096144217746375

BLIER, S.P., 1998, *The Royal Arts of Africa: The Majesty of Form*, Londres, L. King.

BLOCH, M., 1949, *Apologie de l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, A. Colin.

BOILLEY, P., CHRÉTIEN, J.-P., 2010, « Histoire de l'Afrique ancienne, VIII^e-XIV^e siècle », *La Documentation photographique*, n° 8075.

BURTON, A., 2004, *The Urban Experience in Eastern Africa c. 1750-2000*, Nairobi, British Institute in Eastern Africa.



CHOUIN, G., 2017, « L'Afrique et la mer à l'époque moderne », in C. BUCHET, G. LE BOUËDEC (dir.), *The Sea in History. The Early Modern World*, Woodbridge, Boydell & Brewer, p. 609-621.

CHOUIN, G., 2018a, « Sillages de la peste noire en Afrique subsaharienne : une exploration critique du silence », *Afriques. Débats, méthodes et terrains d'histoire*, n° 9.

CHOUIN, G., 2018b, « Igbo-Ukwu, Ifé et les régions du golfe de Guinée », in F.-X. FAUVELLE (dir.), *L'Afrique ancienne. De l'Acacus au Zimbabwe. 20 000 ans avant notre ère – XVII^e siècle*, Paris, Belin, p. 287-310.

CHOUIN, G., à paraître, « Sous les tropiques, la ville. Repenser l'urbanisation dans le Golfe de Guinée avant le XVI^e siècle », *Histoire Urbaine*.

Chouin, G., DeCorse, C.R., 2010, « Prelude to the Atlantic Trade: New Perspectives on Southern Ghana's Pre-Atlantic History (800-1500) », *The Journal of African History*, vol. 51, n° 2, p. 123-145. DOI : 10.1017/S0021853710000241

CHOUIN, G., LASISI, O.B., 2019, « Crisis and Transformation in the Bight of Benin at the Dawn of the Atlantic Trade », in C.R. DECORSE (dir.), *Power, Political Economy, and Historical Landscapes of the Modern World*, Albany, State University of New York Press, p. 285-306.

CHRÉTIEN, J.-P., 2004, « Les capitales royales de l'Afrique des Grands Lacs peuvent-elles être considérées comme des villes ? », *Journal des africanistes*, vol. 74, n°1/2, p. 277-298.

DOI : 10.4000/africanistes.458

CLARK, P. (dir.), 2013, *The Oxford Handbook of Cities in World History*, Oxford, Oxford University Press.

DOI : 10.1093/oxfordhb/9780199589531.001.0001

CLIST B.-O., CRANSHOF, E., DE SCHRYVER, GM. et al., 2015, « The Elusive Archaeology of Kongo Urbanism: The Case of Kindoki, Mbanza Nsundi (Lower Congo, DRC) », *African Archaeological Review*, vol. 32, n° 3, p. 369-412.

CONNAH, G., 1999, « African City Walls. A Neglected Source », in D.M. ANDERSON, R. RATHBONE (dir.), *Africa's Urban Past*, Oxford/Portsmouth, James Currey/Heinemann, p. 36-51.

COQUERY-VIDROVITCH, C. (dir.), 1988, *Processus d'urbanisation en Afrique*, Paris, L'Harmattan.

COQUERY-VIDROVITCH, C., 1993, *Histoire des villes d'Afrique noire. Des origines à la colonisation*, Paris, Albin Michel.

COQUERY-VIDROVITCH, C., 2006, « De la ville en Afrique noire », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 61, n° 5, p. 1087-1119.

CORET, C., 2017, « 'Voici le sultan qui fonda Witu'. Refondation d'une cité-État swahili et légitimation du pouvoir au XIX^e siècle (côte est-africaine) », in P. GERVAIS-LAMBONY, F. HURLET, I. RIVOAL (dir.), *(Re)Fonder. Les modalités du (re)commencement dans le temps et dans l'espace*, colloques de la Maison Archéologie & Ethnologie, René-Ginouvès, n° 14, 2017, p. 201-215.

COWGILL, G.L., 2004, « Origins and Development of Urbanism: Archaeological Perspectives », *Annual Review of Anthropology*, vol. 33, p. 525-549.

DOI : 10.1146/annurev.anthro.32.061002.093248

DAVIDSON, B., 1987 [1959], *The Lost Cities of Africa*, Boston, Little, Brown and Company.

DOI : 10.2307/2294218

DE HEUSCH L., 1997, « The Symbolic Mechanisms of Sacred Kingship: Rediscovering Frazer », *The Journal of the Royal Anthropological Institute*, vol. 3, n° 2, p. 213-232.

DOI : 10.2307/3035017

DERAT, M.-L., 2003, *Le domaine des rois éthiopiens : espace, pouvoir et monachisme (1270-1527)*, Paris, Publications de la Sorbonne.

DRESCH, J., 1950, « Villes d'Afrique occidentale », *Les Cahiers d'outre-mer*, vol. 3, n° 11, p. 206-230.

DOI : 10.3406/caoum.1950.1687

ECKERT, A., 2002, « Städte und Urbanisierung in Afrika in historischer Perspektive – eine Skizze », *Afrika Spectrum*, vol. 37, n° 1, p. 81-87.

FAUVELLE F.-X., HIRSCH B., BRUXELLES L., MESFIN C., CHEKROUN A., AYENATCHEW D., 2006, « Reconnaissance de trois villes musulmanes de l'époque médiévale dans l'Ifat », *Annales d'Éthiopie*, vol. 22, p. 133-175.

FAUVELLE, F.-X., 2014, *Le rhinocéros d'or. Histoires du Moyen Âge africain*, Paris, Folio-Gallimard.

FAUVELLE, F.-X. (dir.), 2018, *L'Afrique ancienne. De l'Acacus au Zimbabwe. 20 000 ans avant notre ère – XVII^e siècle*, Paris, Belin.

FAUVELLE, F.-X., 2018, « Ghâna, Mâli, Songhay, royaumes courtiers du Sahel occidental », in F.-X. FAUVELLE (dir.), *L'Afrique ancienne. De l'Acacus au Zimbabwe. 20 000 ans avant notre ère –*



xvii^e siècle, Paris, Belin, p. 171-201.

FLEISHER, J.B., LAVIOLETTE, A., 1999, « Elusive Wattle-and-Daub: Finding the Hidden Majority in the Archaeology of the Swahili », *Azania*, vol. 34, p. 87-108.

DOI : 10.1080/00672709909511473

FOUQUET, T., GOERG, O. (dir.), 2018, *Citadinités subalternes en Afrique*, Paris, Karthala.

FOURCHARD, L., 2004, « L'histoire urbaine en Afrique : une perspective ouest-africaine », *Histoire Urbaine*, vol. 9, n° 1, p. 129-144.

DOI : 10.3917/rhu.009.0129

FRAZER, J.G., 1906-1915, *The Golden Bough: A Study in Magic and Religion*, Londres, Palgrave Macmillan.

FREUND, B., 2007, *The African City: A History*, Cambridge, Cambridge University Press.

DOI : 10.1017/CBO9780511618307

FUGLESTAD, F., 1992, « The Trevor-Roper Trap or the Imperialism of History. An Essay », *History in Africa*, vol. 19, p. 309-326.

DOI : 10.2307/3172003

GATES, H.L., 1999, *Wonders of the African World*, PBS, 319 min.

GATES, H.L., 2017, *Africa's Great Civilizations*, PBS, 60 min.

GLASSMAN, J., 1995, *Feasts and Riot. Revelry, Rebellion, and Popular Consciousness on the Swahili Coast, 1856-1888*, Porthmouth, Heinemann.

GODDARD, S., 1971, « Ago that Became Oyo: An Essay in Yoruba Historical Geography », *The Geographical Journal*, vol. 137, n° 2, p. 207-211.

DOI : 10.2307/1796741

GOERG, O., 2003, « Construction de sociétés urbaines en Afrique », *Le Mouvement social*, n° 204/3, p. 3-16.

DOI : 10.3917/lms.204.0003

GOERG, O. (dir.), 2006, « Villes d'Afrique : circulations et expressions culturelles », *Afrique & Histoire*, vol. 5.

GOERG, O., HUETZ DE LEMPS, X., 2012, *La ville coloniale xve-xxe siècle*, Paris, Points.

GRAEBER, D., SAHLINS M., 2018, *On Kings*, Chicago, University of Chicago Press.

GREANI, N. (dir.), 2017, « Renouveau monumental », *Cahiers d'études africaines*, n° 227.

GREEN, T., 2019, *A Fistful of Shells: West Africa from the Rise of the Slave Trade to the Age of Revolution*, Chicago, University of Chicago Press.

DOI : 10.7208/chicago/9780226644745.001.0001

HANSEN, M.H. (dir.), 2000, *A Comparative Study of Thirty City-State Culture*, Copenhagen, Royal Danish Academy of Sciences and Letters.

HOLDER, H., PEATRICK, A.-M. (dir.), 2004, « Cité-État et statut politique de la ville en Afrique et ailleurs », *Journal des Africanistes*, vol. 74, n° 1-2.

HULL, R.W., 1976, *African Cities and Towns before the European Conquest*, New York, W. W. Norton and C°.

KELLY, K., 1995, *Transformation and Continuity in Savi, a West African Trade Town: An Archaeological Investigation of Cultural Change on the Coast of Bénin during the Seventeenth and Eighteenth Centuries*, thèse de doctorat, University of California.

LAVIOLETTE, A., FLEISHER, J., 2005, « The Archaeology of Sub-Saharan Urbanism: Cities and their Countrysides », in A.B. STAHL (dir.), *African Archaeology: A Critical Introduction*, Malden, Blackwell, p. 327-353.

LAW, R., 2004, *Ouidah: The Social History of a West African Slaving « Port », 1727-1892*, Athens, Ohio University Press.

LAW, R., 2011, « West Africa's Discovery of the Atlantic », *The International Journal of African Historical Studies*, vol. 44, n° 1, p. 1-25.

LEPETIT, B., 1996, « La ville : cadre, objet, sujet. Vingt ans de recherches françaises en histoire urbaine », *Enquête*, n° 4, p. 11-34.

MABOGUNJE, A.L., 1968, *Urbanization in Nigeria*, Londres, University of London Press.

MARK, P., 2002, « "Portuguese" Style and Luso-African Identity: Precolonial Senegambia, Sixteenth-Nineteenth Centuries », Bloomington, Indiana University Press.



MARTINEAU, J.-L., 2009, « Les palais royaux yoruba dans le sud-ouest du Nigeria : lieux de sociabilité et fabrique d'identité yoruba depuis le début du xx^e siècle », in L. FOURCHARD, O. GOERG, M. GOMEZ-PEREZ (dir.), *Lieux de sociabilité urbaine en Afrique*, Paris, L'Harmattan, p. 79-108.

MASONEN, P., 2000, *The Negroland Revisited: Discovery and Invention of the Sudanese Middle Ages*, Helsinki, The Finnish Academy of Science and Letters.

McINTOSH, R.J., McINTOSH, S.K., 1993, « Cities without Citadels: Understanding Urban Origins along the Middle Niger », in C.T. SHAW, P. SINCLAIR, B. ANDAH, A. OKPAKO (dir.), *The Archaeology of Africa: Food, Metals, and Towns*, Londres, Routledge, p. 622-641.

MONROE, J. C., 2014, *The Precolonial State in West Africa: Building Power in Dahomey*, New York, Cambridge University Press.

DOI : 10.1017/CBO9781139628709

MONROE, J. C., 2018, « 'Elephants for Want of Towns': Archaeological Perspectives on West African Cities and Their Hinterlands », *Journal of Archaeological Research*, vol. 26, n° 4, p. 387-446.

DOI : 10.1007/s10814-017-9114-2

NORMAN, N.L., 2007, « A Preliminary Report on Survey, Ethnohistory, and Excavation in the Savi Townscape and Hinterland », *African Diaspora Archaeology Newsletter*, vol. 10, n° 2, p. 1-14.

PANKHURST, R., 1982 et 1985, *History of Ethiopian Towns*, Wiesbaden, Steiner, vol. 1 ; Stuttgart, Steiner, vol. 2.

PIKIRAYI, I., 2013, « The Zimbabwe Culture and its Neighbours. Origins, Development, and Consequences of Social Complexity in Southern Africa », in P. MITCHELL, P.J. LANE *The Oxford Handbook of African Archaeology*, Oxford, Oxford University Press, p. 915-928.

POUWELS, R.L., 1987, *Horn and Crescent: Cultural Change and Traditional Islam on the East African Coast, 800-1900*, Cambridge/New York, Cambridge University Press.

DOI : 10.1017/CBO9780511523885

PRADINES, S., 2001, *Fortification et urbanisation swahili. L'exemple de la cité de Gedi (Kenya)*, thèse de doctorat, Université Paris 4.

PRESTHOLDT, J., 2008, *Domesticating the World: African Consumerism and the Genealogies of Globalization*, Berkeley, University of California Press.

DOI : 10.1525/9780520941472

REID, R., 2011, « Past and Presentism: The 'Precolonial' and the Foreshortening of African History », *Journal of African History*, vol. 52, n° 2, p. 135-155.

DOI : 10.1017/S0021853711000223

SINCLAIR, P., 2010, « The Urban Mind. A Thematic Introduction », in P. SINCLAIR, G. NORDQUIST, F. HERSCHEND, C.A. ISENDAHL (dir.), *The Urban Mind: Cultural and Environmental Dynamics*, Uppsala, Uppsala Universitet, p. 12-28.

TERIBA, A., 2017, *Afro-Brazilian Architecture in Southwest Colonial Nigeria (1890s-1940s)*, thèse de doctorat, Princeton University.

THORNTON, J.K., 1998, *Africa and the Africans in the Making of the Atlantic World, 1400-1800*, Cambridge, Cambridge University Press.

THORNTON, J.K., 1999, *Warfare in Atlantic Africa, 1500-1800*, Londres/New York, Routledge.

TREVOR-ROPER, H., 1965, *The Rise of Christian Europe*, Londres, Thames and Hudson.

USMAN, A.A., 2004, « On the Frontier of Empire: Understanding the Enclosed Walls in Northern Yoruba, Nigeria », *Journal of Anthropological Archaeology*, vol. 23, n° 1, p. 119-132.

VELLUT, J.-L., 2007, *Villes d'Afrique : explorations en histoire urbaine*, Tervuren, Koninklijk Museum voor Midden-Afrika.

VERNET, T., 2004, « Le territoire hors les murs des cités-États swahili de l'archipel de Lamu, 1600-1800 », *Journal des Africanistes*, vol. 74, n° 1-2, p. 381-411.

WARNIER J.-P., 2009, *Régner au Cameroun. Le Roi-Pot*, Paris, Karthala.

WION, A., NOÛS, C., à paraître, « Droit foncier urbain et structuration sociale à Aksum (Éthiopie, xv^e- xx^e siècles) », *Histoire Urbaine*.

WYNNE-JONES, S., LAVIOLETTE, A. (dir.), 2018, *The Swahili World*, Abingdon, Oxon/New York, Routledge.

ZAUGG, R., 2018, « Le crachoir chinois du roi. Marchandises globales, culture de cour et vodun dans les royaumes de Hueda et du Dahomey (xvii^e-xix^e siècle) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 73, n° 1, p. 119-159.

DOI : 10.1017/ahss.2018.112



Notes

1 Ce double panel avait réuni six participants que nous remercions, ainsi que le public présent, pour les échanges que nous avons eus. Nos remerciements s'adressent également à Anaïs Wion et Thomas Vernet pour leur relecture de l'introduction.

2 R. REID, 2011.

3 Pour un tour d'horizon historiographique, voir, entre autres : O. GOERG, 2003 ; L. FOURCHARD, 2004 ; J.-L. VELLUT, 2007 ; O. GOERG, X. HUETZ DE LEMPS, 2012.

4 P. BOILLEY, J.-P. CHRÉTIEN, 2010 ; F.-X. FAUVELLE, 2014 ; exposition au Musée du quai Branly : « L'Afrique des routes », 2017. Bien que les villes ne soient pas le point de départ de ces initiatives, elles sont néanmoins l'une des entrées incontournables lorsque l'histoire ancienne du continent est abordée.

5 O. GOERG, 2006, p. 12.

6 G. CHOUIN, 2018a.

7 G. CHOUIN, 2018b.

8 S. GODDARD 1971.

9 C. CORET, 2017.

10 K. KELLY, 1995 ; N.L. NORMAN, 2007.

11 G. CONNAH, 1999 ; S. PRADINES, 2001 ; A.A. USMAN, 2004 ; J. AYMERIC NSANGOU, 2018 et 2019 ; G. CHOUIN, O.B. LASISI, 2019.

12 J.K. THORNTON, 1999 ; G. CHOUIN, C.R. DECORSE, 2010.

13 Voir les travaux de Richard Pankhurst pour le cas de l'Éthiopie.

14 G. BALANDIER, 1955 ; J. DRESCH, 1950 ; A.L. MABOGUNJE, 1968.

15 B. DAVIDSON, 1959.

16 R.W. HULL, 1976, p. xiv.

17 P. MASONEN, 2000.

18 C. COQUERY-VIDROVITCH, 2006, p. 1087, 1091.

19 F. FUGLESTAD, 1992.

20 H. TREVOR-ROPER, 1965, p. 9-11.

21 H.L. GATES, 1999, 2017.

22 M. BLOCH, 1949, chap. I, 4.

23 Après tout, si on adopte une échelle d'observation continentale, on remarque qu'en Eurasie médiévale et moderne, il y avait de vastes régions – des forêts de la Sibérie aux déserts de la péninsule arabe, en passant par la bande des steppes et les zones arides de l'Asie centrale – dont le degré d'urbanisation était relativement bas, sans que, pour autant, on ait qualifié l'Eurasie dans son ensemble de continent peu urbanisé.

24 Sur la conceptualisation du fait urbain dans les langues en Afrique occidentale, voir G. CHOUIN, à paraître, pour le Golfe de Guinée, ainsi que l'article de Stephanie Zehnle dans ce dossier pour le Sahel occidental.

25 A. LAVIOLETTE, J. FLEISHER, 2005, p. 328. Sur le développement de l'histoire urbaine : B. LEPETIT, 1996.

26 I. PIKIRAYI, 2013, p. 920.

27 M.-L. DERAT, 2003.

28 C. COQUERY-VIDROVITCH, 1988, 1993.

29 J.-P. CHRÉTIEN, 2004.

30 R.J. MCINTOSH, S.K. MCINTOSH, 1993.

31 J.B. FLEISHER, A. LAVIOLETTE, 1999 ; T. VERNET, 2004.

32 D. ANDERSON, R. RATHBONE, 1999, p. 1.

33 M.H. HANSEN, 2000 ; P. CLARK, 2013.

34 B. FREUND, 2007.



35 H. HOLDER, A.-M. PEATRICK, 2004 ; O. GOERG, 2006, p. 10 ; F.-X. FAUVELLE, B. HIRSCH, L. BRUXELLES, C MESFIN, A CHEKROUN, D. AYENATCHEW, 2006.

36 G.L. COWGILL, 2004, p. 528.

37 A. BURTON, 2002.

38 M. BAUMANOVA, L. SMEJDA, R. HEINZ, 2017.

39 J.C. MONROE, 2018.

40 Sur cet aspect dans les villes africaines aux xx^e et xxi^e siècles : N. GREANI, 2017.

41 R.W. HULL, 1976, p. 112.

42 G. BALANDIER, 2006, p. 19.

43 J. GLASSMAN, 1995 ; T. VERNET, 2004 ; J.C. MONROE, 2018, p. 393.

44 J.K. THORNTON, 1998 ; R. LAW, 2004, 2011 ; G. CHOUIN, 2017 ; T. GREEN, 2019.

45 Nous reprenons ici – en l’élargissant aussi aux sociétés non-monarchiques – le terme de « royaume courtier », proposé par F.-X. FAUVELLE, 2018.

46 Le concept de « royauté sacré » voire « divine » (J.G. FRAZER, 1906-1915) souligne le rôle de médiation métaphysique joué par le monarque entre son peuple et les puissances transcendantes, dispensant fertilité et prospérité. Pour des analyses plus récentes, voir L. DE HEUSCH, 1997, J.-P. WARNIER, 2009 ; D. GRAEBER, M. SAHLINS, 2018.

47 R.L. POWELS, 1987 ; E. AKYEAMONG, 1996 ; S.P. BLIER, 1998 ; J. PRESTHOLDT, 2008 ; R. ZAUGG, 2018.

48 P. MARK, 2002 ; A. TERIBA, 2017 ; S. WYNNE-JONES, A. LAVIOLETTE, 2018.

49 R. REID, 2011.

50 P. SINCLAIR, 2010.

51 Voir les analyses sur le site de Kindoki. B.-O. CLIST *et al.*, 2015.

Table des illustrations

	Titre	Les villes étudiées dans ce dossier
	Crédits	© FNSP - Sciences Po, Atelier de cartographie, 2019.
	URL	http://journals.openedition.org/afriques/docannexe/image/3043/img-1.jpg
	Fichier	image/jpeg, 1000k

Pour citer cet article

Référence électronique

Clélia Coret, Roberto Zaugg et Gérard Chouin, « Les villes en Afrique avant 1900. Bilan historiographique et perspectives de recherche », *Afriques* [En ligne], 11 | 2020, mis en ligne le 15 décembre 2020, consulté le 16 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/afriques/3043> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/afriques.3043>

Cet article est cité par

- Longo-Pendy, Neil M.. Tene-Fossog, Billy. Tawedi, Robert E.. Akone-Ella, Ousman. Toty, Celine. Rahola, Nil. Braun, Jean-Jacques. Berthet, Nicolas. Kengne, Pierre. Costantini, Carlo. Ayala, Diego. (2021) Ecological plasticity to ions concentration determines genetic response and dominance of *Anopheles coluzzii* larvae in urban coastal habitats of Central Africa. *Scientific Reports*, 11. DOI: 10.1038/s41598-021-94258-6



Auteurs

Clélia Coret

LabEx HASTEC (ANR-10-LABX-85), Centre Alexandre-Koyré, École des hautes études en sciences sociales, Paris, France

Roberto Zaugg

Université de Zurich, Suisse

Gérard Chouin

College de William & Mary, Williamsburg, Virginie, États-Unis

Articles du même auteur

Reflections on plague in African history (14th–19th c.) [Texte intégral]

Penser la peste dans l'histoire de l'Afrique (XIVe-XIXe s.)

Paru dans *Afriques*, 09 | 2018

Pour une histoire de l'alimentation en Afrique avant le XX^e siècle [Texte intégral]

Introduction au dossier

Towards a history of foodways in Africa before the 20th century [Texte intégral | traduction | en]

Paru dans *Afriques*, 05 | 2014

Droits d'auteur



Afriques est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

